



Varoufákis : mes 162 jours au cœur de l'Europe

En 2015, Yánis Varoufákis, ministre des Finances de la Grèce, bataille contre l'austérité imposée par l'Europe. Dans un livre haletant comme un thriller, il raconte son échec et décrit de l'intérieur un pouvoir européen kafkaïen. Nous sommes allés le rencontrer chez lui

De notre envoyé spécial à Athènes, PASCAL RICHIÉ

C'est souvent par des petites blagues que le pouvoir exprime le mieux sa brutalité. Le 8 juin 2015, épuisé par des semaines de vaines négociations pour tenter de sauver son pays en faillite, le ministre des Finances grec, Yánis Varoufákis, est reçu à Berlin par son homologue allemand, le puissant et sévère Wolfgang Schäuble. Ce dernier a tenté sans succès de

pousser la Grèce hors de la zone euro. Pour engager la conversation, l'Allemand en fauteuil roulant sort négligemment une poignée d'euros en chocolat : « C'est un cadeau que m'ont fait des écoliers allemands. Mais je leur ai dit que j'allais les offrir à mes homologues grecs pour calmer leurs nerfs. » Quelques heures après ce tête-à-tête tendu, les pièces auront fondu dans la poche du Grec. Sa lettre de démission, non ➤

SOMMAIRE

p. 104

Lemberg, source du droit international

p. 105

La bibliothèque du Che

p. 106

L'impossible histoire des Khoekhoe

➔ datée, qu'il garde depuis le début dans cette même poche comme un « antidote au pouvoir » sera couverte de chocolat... Deux mois plus tôt, lorsque Yánis Varoufákis avait rencontré Barack Obama lors d'une soirée à Washington, le président l'avait cueilli par un sarcasme similaire : « Nous avons parmi nous le ministre des Finances grec. Et si j'allais le voir pour lui emprunter de l'argent, les amis ? »

Ces scènes, et bien d'autres, sont racontées dans « Conversations entre adultes », livre de Mémoires d'un ministre déchu qui se lit comme un thriller financier. Nommé par son ami Aléxis Tsípras, après la victoire du parti de la gauche radicale, Syriza, le 25 janvier 2015, l'économiste iconoclaste n'a pas tenu longtemps : 162 jours. Il s'est battu pour mettre fin au cercle vicieux des stériles renflouements assortis de plans d'austérité. Pour cela, il a affronté divers monstres : une créature à trois têtes, la troïka (instance informelle qui regroupe la Commission de Bruxelles, la Banque centrale européenne et le FMI); un fantôme bureaucratique, l'Eurogroupe, puissante réunion des ministres des Finances de la zone euro sans base légale très solide (voir encadré p. 103) ; sans oublier le grand bordel du gouvernement grec.

Varoufákis n'a pas tenu bien longtemps : personne ne l'a écouté. Au sein de l'Eurogroupe, ses collègues, particulièrement les socio-démocrates, ont vite pris en grippe ce « fanfaron » et « maître chanteur ». Dès le 27 avril, Aléxis Tsípras l'a mis sur la touche. Juste après le référendum du 5 juillet, le Premier ministre est revenu dans le chemin tracé par l'Allemagne et a signé le Memorandum of Understanding pourtant rejeté par les urnes. Abattu, Varoufákis a alors, enfin, envoyé son inséparable lettre de démission.

LE DÉDALE EUROPÉEN

« Conversations entre adultes » raconte cette chute, avec force détails tirés de ses notes et d'enregistrements à l'aide de son iPhone. Bien sûr, l'auteur se donne le beau rôle : celui d'un héros tragique s'enfonçant dans un dédale délirant, peuplé de personnages duplices. En termes de narration, cela fonctionne à merveille. Le lecteur, pour peu qu'il ne soit rebuté ni par le narcissisme de l'auteur ni par les inévitables passages techniques, suit, pas à pas, cet aventurier moderne. Impressionnant, le livre nous plonge au cœur du vrai pouvoir dans la zone euro. Voir s'animer ce théâtre, dont rien généralement ne transpire – à part quelques échos lors de conférences de presse calibrées – a quelque chose de vertigineux. Au fil du récit, les hommes et les (rares) femmes qui peuplent ces lieux obscurs prennent chair. Quel électeur européen connaît par exemple Thomas Wieser ? Il est le président du groupe de travail, fantôme du fantôme : instance prétendument technique qui prépare les réunions de l'Eurogroupe. La fiche de Wieser n'existe même pas dans la version française de Wikipédia ! Pourtant, ce sexagénaire américano-autrichien, social-démocrate barbu, est le vrai maître

de la zone euro. « L'homme le plus puissant de Bruxelles, beaucoup plus puissant que Jean-Claude Juncker, le président de la Commission », affirme même Varoufákis. Personnalité d'un ennui mortel selon lui, Wieser tire notamment son « pouvoir inouï » de l'art de maintenir l'équilibre entre Angela Merkel et Wolfgang Schäuble, le couple régnant. On le croise au fil des pages, sérieux, appliqué, s'abritant derrière des règles à la moindre contrariété. Impossible de le dérider, même au terme d'un dîner secret organisé au domicile athénien de Varoufákis : « La résistance de Wieser était extraordinaire. Il buvait, mangeait, souriait, mais le champ de force qu'il avait bâti autour de lui pour éviter toute amitié était infranchissable. »

J'ai rendu visite il y a quelques jours à Yánis Varoufákis, dans son très bel appartement d'Athènes, lumineux et richement décoré d'œuvres contemporaines et de livres d'art. Souriant, élégant dans sa chemise sombre, il a bien voulu tirer pour « l'Obs » les leçons de son aventure. L'entretien a commencé d'une drôle de façon. Dans une ruelle d'Athènes, en marchant vers son quartier, je suis tombé sur l'affiche d'une pièce de théâtre, « Aléxis et Yánis », jouée par les sosies du Premier ministre, Aléxis Tsípras, et de son ex-ministre des Finances. Je l'ai décrochée et, alors qu'il nous servait une tasse de café, je l'ai déroulée et lui ai demandé si la pièce était inspirée de son livre, déjà publié en anglais. Il a souri bizarrement. « Non, pas du tout... C'est une pièce satirique qui me prête une histoire d'amour avec Aléxis. » Il ne l'a pas vue, mais Danaé, sa femme (et son surmoi dans le livre) aimerait y aller.

ZÉLOTES ET INQUISITEURS

On sent que les passages sur Aléxis Tsípras (ainsi que ceux sur Euclide Tsakalotos, son véritable ami, son « double », qui lui a succédé au poste de ministre des Finances) ont été les plus difficiles à écrire. Tsípras, sa voix chaleureuse, ses enthousiasmes sincères, ses doutes, impressionnent et émeuvent Varoufákis. Encore aujourd'hui, il est incapable de dire à partir de quand le Premier ministre a viré pour finalement, selon ses termes, « capituler ».

« Conversations entre adultes » est traversé par cette interrogation : pourquoi bascule-t-on ? Pourquoi le pouvoir finit par corrompre celui qui le détient ? Dès



De gauche à droite : le président de l'Eurogroupe Jeroen Dijsselbloem et Thomas Wieser, qui préside le groupe de travail de cette réunion mensuelle, la présidente du FMI Christine Lagarde, le ministre allemand des Finances Wolfgang Schäuble, Yánis Varoufákis, son homologue grec (de janvier à avril 2015) et Pierre Moscovici, commissaire aux Affaires économiques et financières.



les premières pages, Varoufákis relate un entretien qu'il a, le 16 avril 2015, à Washington, tard dans la nuit, avec un des plus gros insiders de la planète, Larry Summers. Nous sommes dans un bar d'hôtel, dont l'obscurité n'est troublée que par le scintillement du liquide ambré dans le verre de l'ancien secrétaire au Trésor de Bill Clinton. Ils ont une longue discussion technique sur la situation grecque (Summers s'est avéré dans cette affaire l'un des rares alliés de Varoufákis, avec quelques économistes comme James Galbraith ou Jeff Sachs et, en France, le ministre de l'Économie... Emmanuel Macron). Puis l'Américain lui dit : « *Il y a deux types de politiciens. Ceux qui en sont, les insiders, et ceux qui n'en sont pas, les outsiders. Les seconds privilégient leur liberté de parole pour donner leur version de la vérité. Le prix de cette liberté, c'est d'être ignorés par les insiders, qui prennent les décisions importantes. Les insiders ont un principe sacrosaint : ne jamais se retourner contre leurs pairs et ne jamais dire ce qu'ils font ou disent aux autres. Quel est l'avantage ? L'accès aux informations confidentielles et la possibilité, non garantie, d'avoir une influence sur des personnages et des dénouements essentiels. Alors, Yánis, à quel groupe appartenez-vous ?* »

Evidemment, Varoufákis se considère comme l'archétype de l'outsider. Il est « *tombé du ciel* » dans ce jeu, dit-il, « *comme en parachute* ». Passionné de politique

YÁNIS VAROUFÁKIS,
56 ans, professeur d'économie et spécialiste de la théorie des jeux, a enseigné dans plusieurs pays. De janvier à juillet 2015, il a été le ministre des Finances du premier gouvernement Tsípras. Il publie cette semaine « *Conversations entre adultes. Dans les coulisses secrètes de l'Europe* », aux éditions Les Liens qui Libèrent.

depuis son adolescence, il n'est pas dupe des travers du pouvoir. Mais une chose l'a surpris, m'avoue-t-il : « *La promptitude avec laquelle certains outsiders, souvent des jeunes militants d'extrême gauche, se sont mutés en insiders.* » Il a réalisé que ses camarades d'armes, partis comme lui « *à l'assaut du château, de la Bastille, du palais d'Hiver* », étaient en réalité « *des insiders sans le savoir* ». « *Initialement, ces zélotes me considéraient comme un type de droite qui allait forcément les trahir. Mais ce sont eux qui ont basculé rapidement du côté obscur de la force, pour parler comme dans "Star Wars". Je sais bien qu'en général, ce sont les plus ardents hérétiques qui se muent en inquisiteurs. Mais je ne m'attendais pas à voir cela de mes propres yeux.* » Je lui demande s'il compte Alexis Tsípras parmi ces « zélotes », il se récrie : « *Non, je ne pensais pas à lui !* » Mais il ne poursuit pas plus avant : « *On me demande souvent, à propos d'Alexis ou d'Euclide, mes deux camarades : "Mais qu'est-ce qu'il leur est arrivé ? Comment se sont-ils débrouillés pour te tromper autant ? Quand ont-ils changé ? Je ne peux pas mieux répondre que je ne l'ai fait sur quelques pages à la fin du livre."* »

LE MONOLOGUE DE TSÍPRAS

Dans ces pages, émouvantes, Varoufákis rapporte comment, un après-midi de mai, Alexis Tsípras évoque d'un ton étrangement défaitiste l'article ➤

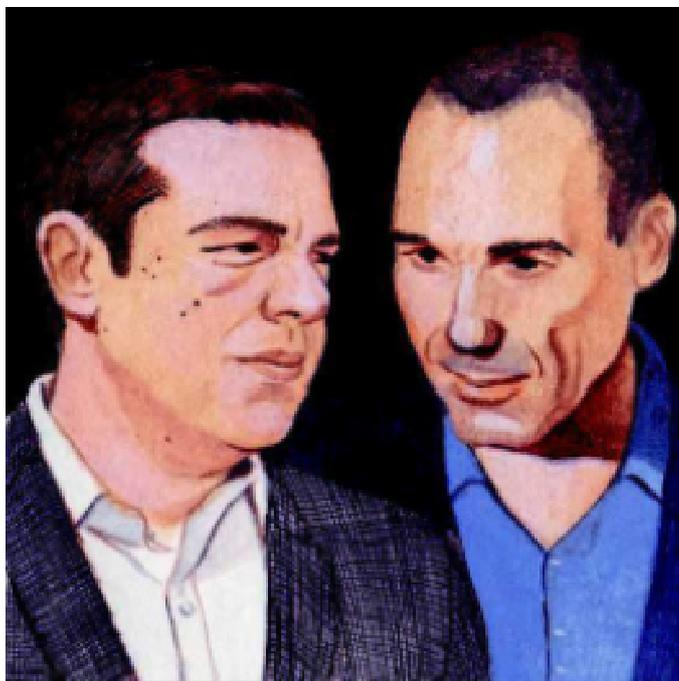
➔ d'un commentateur politique grec : « Cette canaille résume parfaitement la situation. Selon lui, je suis comme l'espadon qui a mordu à l'hameçon, mais qui reste trop puissant pour se laisser tirer hors de l'eau. Donc, les pêcheurs attendent le bon moment. Ils tirent un peu sur le fil, puis ils lâchent du mou. Et ils recommencent jusqu'au moment où le poisson est trop fatigué pour résister. Alors, ils le sortent de l'eau d'un coup sec. » Avec une forme de mélancolie, le jeune Premier ministre grec se serait persuadé de franchir des lignes rouges qu'il avait lui-même fixées, analyse Varoufákis. Dans le livre, il imagine le monologue intérieur de son ami, semblable à celui de Richard III : « Puisqu'un amant je ne saurais être/Et donner raison aux plaisirs frivoles des jours actuels/J'ai bien l'intention de prouver que je suis un méchant. » Il suffit de changer « amant » par « insurgé » et « méchant » par « insider ».

Pour Varoufákis, Tsípras a livré un combat contre lui-même afin de réconcilier « ce qu'il était avec ce qu'il faisait » et atteindre une paix intérieure. Son monologue intérieur, « qui faisait sa force, a également causé sa perte ».

Dans notre discussion, les mots « déterminisme », « rapport de force » ou « dialectique » surgissent régulièrement : pas de doute, Yánis Varoufákis est de formation marxiste. Un « marxiste erratique », comme il s'est un jour défini. Mais son regard sur le pouvoir s'éloigne de l'analyse classique chez l'extrême gauche, selon laquelle les politiciens et la haute administration – la « superstructure » – ne seraient que de simples marionnettes manipulées par les marchés et les multinationales – « le capital ». Le processus, dit-il, est plus subtil : le pouvoir est un système vivant, fait d'une constellation d'individus, les fameux insiders, liés les uns aux autres par des informations exclusives, dont l'intérêt premier est leur propre carrière. « Si le fonctionnement du pouvoir était aussi simple et transparent qu'un capital tenant des politiciens au bout de ficelles, il serait facile d'abattre le système. Il suffirait de le constater et de se soulever. Mais ce n'est pas le cas. » Marx l'avait bien compris, ajoute-t-il, si l'on prend la peine de lire « le 18 Brumaire de Louis Bonaparte ».

L'appareil d'Etat n'est résistant que parce qu'il a une vie autonome. « Il n'y a pas de doute qu'en 2008-2009, au moment du début de la crise bancaire, la première priorité de la bureaucratie, en France ou en Allemagne, était de sauver la BNP, la Deutsche Bank et les autres banques. Mais dans ce processus, elle suivait aussi ses

Aléxis Tsípras et Yánis Varoufákis.



A lire sur le site de « l'Obs » : « Mon plan pour Macron ». Dans cette interview exclusive, Yánis Varoufákis donne sa vision de l'avenir de la zone euro et suggère au président français de recourir à la politique de la chaise vide.

propres intérêts. C'est une bête qui prend soin d'elle-même, qui a ses propres instincts de survie, qui prend soin d'assurer sa reproduction. » Autre exemple, la catastrophique négociation du Brexit : « La machine politique de l'UE considère qu'elle a un intérêt direct à adopter une ligne très dure, et à provoquer l'échec des discussions, quand bien même cela fera souffrir l'automobile allemande ou le vin français. Car elle doit pérenniser son pouvoir. » Avec la Grèce, ce fut pire : c'est un peuple qui fut écrasé par cette même logique du pouvoir bureaucratique. Il fallait faire un exemple.

“ILLIBÉRALISME PUNITIF”

Christine Lagarde, Thomas Wieser, Pierre Moscovici, Angela Merkel, Mario Draghi, Aléxis Tsípras... tous sont des rouages du même système. Si chacun a ses

émotions, ses tiraillements, son attachement à l'idéalisme de sa jeunesse, c'est le désir de durer qui finit toujours par l'emporter. Dans les « Conversations entre adultes », que rapporte l'auteur, la sincérité n'existe quasiment jamais. La première rencontre de Varoufákis avec Michel Sapin, son homologue français, est édifiante. Le ministre français, qui l'accueille à Bercy, est chaleureux : il a « une façon très latine de parler avec les mains et de bouger son corps ». Il met Varoufákis en confiance. Ce dernier lui présente ses idées pour restructurer la dette grecque. Sapin s'adresse à lui comme à un camarade : « La réussite de votre gouvernement sera notre réussite. Il est important que nous changions l'Europe ensemble et que nous remplacions cette rigueur obsession-

nelle par un agenda pro-croissance. La Grèce en a besoin. La France en a besoin. L'Europe en a besoin. » Puis les deux hommes se rendent à la salle de presse, où les attendent deux pupitres. Et là, surprise, abandonnant sa jovialité, le ministre français sermonne son hôte, avec une rudesse « d'outre-Rhin » : « La Grèce a un certain nombre d'obligations... il faut accepter la discipline. » Varoufákis écrit : « J'avais l'impression d'avoir reçu un coup de poing dans le ventre. »

Selon l'économiste, en 2015, l'objectif profond de l'establishment européen était d'effacer l'élection de la gauche en Grèce et, pour l'exemple, d'imposer à Athènes une politique économique qu'il savait pourtant inefficace. « Quelque chose qui n'est ni le libéralisme ni même le néolibéralisme s'est emparé de nos élites sans que personne s'en aperçoive », écrit-il. Je lui demande de qualifier cette « chose », il répond sans hésiter : « C'est l'illibéralisme punitif. »

Il en donne un exemple concret. Ministre, il bataillait en faveur de réformes fiscales censées être l'essence même du néolibéralisme. La réduction de l'impôt sur les sociétés de 26% à 18%, par exemple. Cette mesure était supposée redonner à l'économie de l'oxygène, ce qui au final aurait accru les rentrées fiscales. En général, le FMI adore ce genre de recettes. Mais là, l'organisation demandait au contraire à la Grèce d'alourdir cet impôt, au nom de l'austérité... Et quand Varoufákis projette de réduire de 40% les gros salaires des responsables du Fonds hellénique de Stabilité financière (180 000 euros par an pour le président de ce fonds, contre 105 000 euros pour le salaire du Premier ministre et 60 000 euros pour celui d'un juge), l'Eurogroupe met son veto. Il s'arrête : « *Je me suis dit alors qu'à l'évidence, je ne parlais pas à de vrais libéraux. Car des libéraux auraient approuvé tout de suite ces mesures sorties des recettes de Reagan ou de Thatcher. Mais ils ont pris ce prétexte pour m'écraser.* »

Se mettrait-il à vanter les héros de l'ultralibéralisme des années 1980 ? « *Ils avaient tort, mais au moins, ils étaient convaincus. Thatcher était habitée. En revanche, parmi les gens que j'avais en face de moi, aucun ne croyait à ce qu'il faisait.* » A l'écouter, derrière

CHRONOLOGIE

- Le 26 janvier 2015, le parti de la gauche radicale, Syriza, remporte les élections grecques en dénonçant la politique d'austérité imposée par l'Europe. En tant que ministre des Finances, Varoufákis est chargé de mener les négociations avec ses partenaires européens.
- Le 27 avril, il perd ce mandat tout en restant au gouvernement.
- Il en démissionne le 6 juillet.

les portes closes, plusieurs d'entre eux, comme Christine Lagarde (FMI), Mario Draghi (BCE) ou même Wolfgang Schäuble, lui disaient même qu'il avait raison sur le fond. « *Mais leurs propres contraintes ne les autorisaient pas à l'admettre en public. Accepter ces politiques leur aurait posé problème. Le résultat, c'est qu'on se retrouve avec des politiques "anti-néolibérales" qui sont pourtant vendues sur la base d'un paradigme néolibéral, et qui s'appuient sur la force brutale hautement illibérale. Ce à quoi on assiste, c'est à une nouvelle phase du capitalisme.* » Illibéralisme punitif, donc.

COMME DANS "MACBETH"

Ce nouveau paradigme n'a pas la saveur intellectuellement attirante d'une idéologie. Il est purement bureaucratique et circonscrit à l'Europe. « *En 2008, quand la crise a éclaté, qu'ont fait les Américains ? Ils se sont tous retrouvés autour de la table : le président de la Fed, le ministre du Trésor, les responsables des grandes banques, pour répondre à la question suivante : comment éviter que la crise ne détruise l'économie ? Pendant ce temps, les Européens se sont assis autour d'une table bien plus grande, celle de l'Eurogroupe. Ils ne se sont pas demandé comment éviter la crise, mais : "Nos règles ne*

fonctionnent pas, comment prétendre qu'elles fonctionnent ? » Evidemment, la réponse à cette question ubuesque conduit à des politiques erronées. « *Et plus ces politiques sont erronées, plus vous avez besoin d'autoritarisme – d'illibéralisme – pour les imposer. Comme Lady Macbeth, vous commettez un crime pour couvrir le crime originel, puis un troisième pour couvrir le second...* »

Malgré ce qu'il a vécu, Varoufákis reste un pro-européen convaincu, « fédéraliste » même, ce qui est peut-être la plus grande énigme chez cet homme. A la différence des anarchistes – les vrais « outsiders » radicaux –, il a choisi de se battre « à l'intérieur » du système. Quelques mois après son départ du gouvernement, il a fondé le mouvement d'idées européen Diem25, notamment en vue des élections européennes de 2019. Il s'est rendu en Grande-Bretagne, qu'il a sillonnée pour plaider contre le Brexit. Mais il conseille maintenant à Theresa May de négocier durement. Il a théorisé son positionnement sous l'expression *in and against*. Il faut être « dans » cette Union européenne, et en même temps « contre » elle, pour la transformer, la démocratiser. « *C'est ce qui garde éveillé. Même si tout laisse penser que c'est impossible, c'est la seule solution.* » Face à ses moulins, Don Quichotte n'aurait pas mieux dit. ■

ANATOMIE D'UN COMITÉ FANTÔME

« *L'Eurogroupe est une drôle de créature. Les traités européens ne lui confèrent aucun statut légal, mais c'est le corps constitué qui prend les décisions les plus importantes pour l'Europe* », constate Yánis Varoufákis dans son « *Conversations entre adultes* ». Il exagère un peu : un protocole du traité de Lisbonne prévoit bien que « *les ministres des Etats membres dont la monnaie est l'euro se réunissent entre eux de façon informelle. Il raconte chacune de ces rencontres, ayant enregistré plusieurs d'entre elles pour, dit-il, « se prémunir contre les contrevérités diffusées dans la presse* ». La réunion a lieu, en principe, une fois par mois. Quarante-quatre personnes s'assoient autour d'une grande table rectangulaire, dont les 19 ministres des Finances secondés chacun par un haut fonctionnaire (de type directeur du Trésor). « *Le vrai pouvoir réside aux deux bouts de la table* », témoigne Varoufákis en évoquant son premier Eurogroupe. A une extrémité, Jeroen Dijsselbloem (président de l'Eurogroupe) et son double, Thomas Wieser, le plus puissant des deux selon

le Grec. A côté, invités ce jour-là, la présidente du FMI, Christine Lagarde, et son lieutenant, Poul Thomsen. Leur font face l'Allemand Wolfgang Schäuble et les deux dirigeants de la Banque centrale européenne, Mario Draghi et Benoît Cœuré. Enfin, le Letton Valdis Dombrovskis, commissaire chargé de l'Euro, « *dont le vrai job était de superviser (au nom de Schäuble) Pierre Moscovici [commissaire aux Finances, assis à sa gauche]* ». La proximité de Schäuble et Draghi « *créait des étincelles mais jamais de lumière* », grince Varoufákis. Chaque fois qu'un thème est mis sur la table (exemple : le budget français), Jeroen Dijsselbloem l'annonce tout haut, puis invite à s'exprimer les représentants des institutions technocratiques : la Commission, la BCE, le FMI. Ce n'est qu'après que les ministres, représentant les gouvernements désignés démocratiquement, peuvent réagir. « *Un spectateur impartial et sensé en conclurait que l'Eurogroupe n'est là que pour permettre aux ministres de valider et légitimer les décisions prises en amont par les trois institutions.* » P. R.